

Trop

Kawkab al-Sharq, 1er juin 1933

Al-Siyasa s'est donné beaucoup de peine, a enduré beaucoup d'efforts et a perdu beaucoup de temps à répondre à un seul article qui ne méritait pas tant d'attention, ni n'exigeait tant d'efforts. S'il n'y avait eu d'autre choix que de poursuivre la discussion, il eût suffi d'y consacrer un chapitre, ou une partie de chapitre, et de réserver le reste à ces questions plus graves qui préoccupent les gens en ces jours, et où écrire pourrait faire quelque bien. Mais qu'Al-Siyasa consacre deux chapitres à un sujet aussi mince, occupant deux espaces, en en parlant deux fois en un seul jour — nous pensons qu'elle nous accordera que c'est trop, d'autant plus que l'un des deux chapitres, celui qu'a écrit mon ami Haykal, suffisait amplement à diffuser tout ce qu'Al-Siyasa voulait diffuser de discussion et de controverse ; tandis que le second chapitre, écrit apparemment par un rédacteur qui ne se maîtrise pas comme il sied à ceux qui veulent s'aventurer dans l'écriture politique — et qui entreprend, en particulier, de décrire les opinions des Libéraux constitutionnels que nous connaissons de longue date pour n'aimer ni l'insinuation ni le sous-entendu, ni goûter à l'injure ou à l'invective — s'est borné à l'allusion perfide et à la pique, à la raillerie mesquine et au sous-entendu dont j'aurais toujours voulu voir Al-Siyasa s'élever au-dessus. Quoi qu'il en soit, je conseille à mon ami Haykal d'enseigner à son rédacteur l'art de l'écriture politique, à la manière des Libéraux constitutionnels en particulier, et des gens cultivés en général, car il semble novice en cet art. Je voudrais commencer par deux observations, que je passerai rapidement, car elles concernent ma propre personne plus qu'elles ne concernent le sujet en litige.

Quant à la première, mon ami Haykal me rappelle que j'ai autrefois intenté une action en justice contre deux professeurs : Abd al-Qadir Hamza et Abd Allah Habib. Je voudrais rappeler à mon ami que ces deux messieurs ne m'ont pas attaqué dans un journal humoristique, mais dans un journal sérieux, qui était alors l'un des journaux du Wafd. Et je voudrais rappeler à mon ami que je n'ai pas poursuivi cette affaire jusqu'à son terme ; c'est plutôt le professeur Abd Allah Habib qui s'est excusé devant le tribunal, et je lui ai pardonné, car je détestais alors, et je déteste encore, recourir à la justice pour ce que les gens écrivent sur moi.

Peut-être mon ami découvrira-t-il quelque autre affaire que j'aurais intentée contre un journal humoristique, ancienne ou récente ; ou peut-être découvrira-t-il quelque autre affaire que j'aurais intentée contre un journal sérieux, malgré tout le tort qu'ont fait — les journaux du Wafd, et parfois ceux des Libéraux constitutionnels — aux journaux de plaisanterie comme de sérieux !!

Quant à la seconde observation, c'est que mon ami Haykal fait allusion, en passant, à ma place auprès des étudiants — j'étais leur professeur, et ils m'aimaient et m'admiraient — et Haykal craint que ces étudiants ne croient ce que je dis dans les journaux humoristiques. Le second rédacteur, que je ne connais pas, ou que je connais à peine, s'est approché davantage de la franchise : il a mentionné le grand institut littéraire que je dirigeais, et a nié que l'on pût concilier une opinion de moi dans les journaux humoristiques avec ma direction de ce grand institut littéraire. Je voudrais féliciter Al-Siyasa d'avoir découvert en moi un défaut aussi grave, l'un de ces défauts qui échappent aux gens, même aux plus perspicaces d'entre eux, même aux mieux dotés de discernement. Maintenant qu'elle a connu ce défaut, l'a découvert, et a mesuré le danger qu'il représente pour les étudiants en particulier, et pour la jeunesse en général, il siérait à elle — étant, comme elle l'est, le journal du courage au service de la vérité ! et de la défense de l'opinion libre ! — de changer d'attitude à mon égard, et de féliciter le ministre des Traditions pour cette mesure ferme qu'il a prise en me faisant muter de l'Université, et en se plaçant entre moi et les étudiants et la jeunesse ! Et de féliciter le gouvernement tout entier pour cette même mesure ferme qu'il a prise en se plaçant entre moi et les affaires de l'État, par décision du Conseil des ministres !!

Et il est juste qu'Al-Siyasa, maintenant que nous sommes au mois de juin, consigne ce défaut qu'elle a découvert, et écrive dans quelque mémorandum que je suis un danger pour la jeunesse et les étudiants, afin qu'en aucun cas un lien ne les rattache à moi une fois que l'été aura mûri ses fruits !!

Mais laissons ma personne — qu'Al-Siyasa en fasse ce qu'elle voudra — et venons-en au sujet même du litige.

Je voudrais rassurer mon ami Haykal. S'il lui déplait que je défende les journaux humoristiques, pour la seule raison qu'ils défendent le Wafd par les mêmes arguments que j'emploie moi-même pour le défendre, alors moi, il me déplait qu'il dépeigne les choses avec si peu d'exactitude.

Je n'ai pas encore défendu les journaux humoristiques ; j'ai seulement parlé d'une certaine étroitesse d'âme et d'une certaine oppression du cœur, et j'ai demandé à ceux qui portent le fardeau du combat politique de se détourner des ignorants, et de passer sur les vaines paroles avec dignité — comme le conseille la vertu pure elle-même, comme le conseille le noble Coran, et comme l'a fait le Prophète Muhammad, que la paix soit sur lui, dont Haykal détaille en ce moment même la vie pour le peuple avec tant de précision. Je ne pense pas que le Coran défendait l'ignorance des ignorants lorsqu'il ordonna de s'en détourner ; je ne pense pas qu'il défendait le vain bavardage des bavards lorsqu'il recommanda aux serviteurs du Miséricordieux de passer à côté avec dignité. Je ne pense pas que le Prophète approuvait l'ignorance, le vain bavardage et l'offense, ni qu'il les défendait, lorsqu'il les supporta et fut patient à leur égard. Je ne pense pas qu'un adversaire sincère dans une querelle, invité à supporter l'offense et à s'en montrer patient, dirait à celui qui l'y invite : tu défends celui qui m'offense, et tu l'encourages à persister dans l'offense, et cela est étrange de ta part, et voilà une attitude que je ne saurais t'approuver. Car je n'ai rien demandé de plus, en appelant nos hommes d'État à la largeur de cœur, à la solidité de la mansuétude, à la préférence pour le pardon et au commandement du bien, que de leur rappeler que Dieu — qu'Il soit exalté — dit : « et quiconque endure patiemment et pardonne, voilà bien la fermeté même des choses », et qu'Il — qu'Il soit exalté — dit : « accueille ce qui est donné de bon gré, commande le bien, et détourne-toi des ignorants ».

Que mon ami Haykal se rassure : je suis pleinement satisfait de la position que j'ai prise, j'y tiens avec le plus grand soin, et je souhaite ardemment que les étudiants la comprennent et que la jeunesse l'accepte ; et je continuerai à les y appeler, aujourd'hui, demain et après-demain. Que celui qui tient à ce que cet appel au vrai, au bien et à la vertu ne les atteigne pas se creuse un tunnel dans la terre, ou se dresse une échelle vers le ciel, ou cherche quelque moyen, visible ou caché, pour se placer entre moi et ces étudiants.

Car mon appel les atteignait autrefois à l'Université, et il les atteint encore aujourd'hui, alors que je suis loin de l'Université ; et j'espère sincèrement que cet appel trouvera dans leurs cœurs un accueil favorable, afin qu'ils se détournent de la plaisanterie du plaisantin, qu'ils pardonnent l'ignorance de l'ignorant, et qu'ils se lassent de recourir à la justice.

Mon ami Haykal croyait, quand il écrivit son premier chapitre, que j'en avais été convaincu et m'étais donc tu ; et lorsqu'il me vit y revenir, un grand étonnement le saisit — Dieu soit loué ! Mais mon ami Haykal oublie que sa première réponse parut le jour même où l'on disait qu'un homme malintentionné avait voulu du mal à la demeure de Son Excellence, le chef des Libéraux constitutionnels ; et mon goût modeste ne me permit pas de poursuivre ce jour-là un dialogue avec Al-Siyasa, aussi remis-je cela au lendemain. Sans cela, je n'aurais pas laissé passer un seul jour sans répondre à l'article de mon ami ; il n'était tout simplement pas possible de garder le silence à son sujet. Et Haykal me rappelle que les journaux humoristiques parlent de filles et de fils, d'époux et d'épouses ; nous le savions, et l'avions entendu dire ; et Haykal sait que les rédacteurs des journaux humoristiques, et que certains députés et ministres, ont parlé de mon fils et de mon épouse, sans que je leur en tienne rigueur ni que je leur ôte le masque, alors que si je les avais traînés devant la justice, ils auraient reçu le châtiment qui leur était dû.

Je voudrais que Haykal me croie : je le désavoue aujourd'hui de la manière la plus catégorique, et j'y vois, en vérité, soit une véritable dénaturation des faits, soit un enlèvement dans une telle dénaturation — chose que je lui connaissais auparavant en horreur et qu'il évitait. Pourquoi ? J'ai rappelé à Al-Siyasa que le combat politique n'est pas seulement une discussion innocente, purement dévouée à la vérité, purement soumise aux règles de la bienséance et de la morale ; le combat politique est cela, certes, mais il est aussi autre chose : il comporte l'exposition à l'offense, il comporte le fait de supporter une injustice flagrante et une iniquité criante, l'atteinte à la dignité et la violation des sacralités, et la patience devant tout cela, et l'indulgence à l'égard de tout cela, et le détournement de tout cela vers ce qui sied à un homme d'honneur — et voilà qu'il s'en étonna et le désavoua, et un étonnement sans fin le saisit. Qu'y a-t-il là qui prête à l'étonnement ? Qu'y a-t-il là qui appelle au désaveu ? Qu'y a-t-il là, peu ou prou, qui prête à l'étonnement ? Les réformateurs ont-ils agi autrement ? Le Prophète, dont Haykal écrit la vie, a-t-il agi autrement ? Il luttait, appelant à la voie de son Seigneur par la sagesse et la bonne exhortation, et discutait de la manière la meilleure. On l'offensait, et il supportait l'offense ; on l'attaquait, et il était patient devant l'agression.

Ainsi son combat fut-il tantôt positif, tantôt négatif, et son combat fut, à ce que je crois, et à ce que croit aussi Haykal, fécond. Il n'est donc

pas vrai que le combat négatif soit dépourvu de tout bien, surtout lorsque ce combat consiste à s'élever au-dessus de l'ignorance de l'ignorant, et à passer outre l'agression des agresseurs. Et Haykal sait-il que les dirigeants des Libéraux constitutionnels, et que Son Excellence leur chef actuel, ont eux-mêmes intenté, avant ces jours-ci, des actions en justice contre les journaux humoristiques, parce que ceux-ci s'amusaient à leurs dépens et les attaquaient ? Devrions-nous donc remarquer que les Libéraux constitutionnels se sont écartés de ce qui devrait être la véritable tradition des hommes d'État ? Devrions-nous nous étonner que Son Excellence Muhammad Mahmoud Pacha s'écarte de la patience, de la gravité et de la solide mansuétude qu'on lui connaît ? Devrions-nous en vouloir à nos amis de s'écarter du comportement propre aux vrais chefs politiques ? Devrions-nous, en tenant à ce que nos amis passent sur les vaines paroles avec dignité, comme ils le faisaient eux-mêmes auparavant — est-ce là, de notre part, leur faire offense, et les inviter à accepter l'humiliation ?

Haykal ne voit-il pas que, cette fois, sa réflexion est, pour le moins qu'on puisse en dire, étrange ! Et qui peut prétendre que j'ai appelé nos hommes d'État à rendre leur combat négatif et rien de plus ? Ne leur ai-je pas, au contraire, reproché de ne pas mener un combat positif lorsque ce combat serait utile, et qu'il siérait à un homme d'honneur ? Et qui prétend que j'ai interdit à nos hommes d'État d'intenter une action en justice contre le ministère, autant qu'il était en leur pouvoir de le faire ? Et quel rapport le ministère a-t-il avec les journaux humoristiques ? Et Haykal a-t-il oublié que c'est moi-même qui ai intenté une action en justice contre le ministère ?

N'est-ce pas un devoir de Haykal envers lui-même de corriger ces opinions, et de les ramener à la juste mesure et à la vérité ?

Reste une question que je détestais, et que je déteste encore, voir s'éterniser en discussions — celle du lien entre les partis et les journaux humoristiques qui les soutiennent et prennent leur parti. Je pense que Haykal conviendra avec moi qu'approfondir cette question ne profite à personne. Il n'y a absolument rien de vrai dans l'idée que les Libéraux constitutionnels se seraient toujours détournés des journaux humoristiques, ou auraient cessé de les soutenir et de les encourager, quand ceux-ci prenaient leur parti et plaidaient pour eux. Il n'est pas vrai non plus qu'ils ne les aient jamais recherchés, ni rendu visite à leurs propriétaires, comme le fit le chef du Wafd, celui-là même qui en a récemment fini avec eux. Et si leurs chefs n'ont pas rendu visite

eux-mêmes, on les a souvent invités à le faire, et d'autres l'ont fait. Et si leurs chefs n'ont pas écrit, ils ont parlé, et ils ont agi. J'espère que Haykal laissera ce sujet de côté — non que je sois incapable de le détailler et de le prolonger, mais parce que je répugne à le détailler et à le prolonger. Je continue de penser qu'il vaut mieux, et qu'il est plus utile, d'en rester là ; mais si Haykal s'obstine à vouloir que nous détaillions et prolongions, je pourrais bien faire ce qu'il souhaite.

Pour conclure, je persiste dans l'opinion que j'avais en commençant à écrire sur ce sujet : que les Égyptiens sont capables de s'élever au-dessus des petitesse, de se libérer de l'étroitesse d'âme et de l'oppression du cœur, et de supporter, en particulier, la critique des critiques avec patience, même lorsque ces critiques dépassent la mesure et vont au-delà du but ; car telle est la nature même de la vie démocratique, et il n'est en rien logique — puisque nos amis les Libéraux constitutionnels aiment tant la logique — d'exiger de la démocratie qu'on n'en goûte que les fruits doux, rien de plus ; car la démocratie recèle en elle du raisin et des figues, mais aussi de l'amertume et de la coloquinte. Qui veut le raisin et les figues doit supporter la coloquinte et l'amertume. Qui veut le miel doit supporter la piqure des abeilles. Qui veut la rose doit supporter l'épine. S'il faut une réforme, que cette réforme se fasse par la patience et la clémence, non par la précipitation et la violence ; qu'elle se fasse dans le calme et la douceur, et par un appel sincère à la sagesse et à la bonne exhortation. Jadis Socrate supporta patiemment Aristophane ; jadis le Prophète Muhammad, que la paix soit sur lui, supporta patiemment Abou Jahl ; et jadis les Libéraux constitutionnels supportèrent patiemment Rose al-Yousef — qu'ont-ils donc, aujourd'hui, à s'écarter de cette même patience, et à s'irriter quand on les y invite ?